

## L'ILE.

## CHANT DEUXIÈME.

## I.

Qu'ils étaient doux les chants de Toubonai<sup>43</sup> au moment où le soleil d'été descendait dans la baie de corail! « Venez! » disaient les jeunes filles, « rendons-nous sous les plus charmants ombrages de l'île; allons entendre le gazouillement des oiseaux; le ramier roucoulera dans la profondeur de la forêt comme la voix des dieux de Bolatou; nous cueillerons les fleurs qui croissent sur les tombeaux, car elles ne fleurissent jamais mieux que là où repose la tête du guerrier; et nous nous assoirons à l'heure du crépuscule, nous verrons les rayons charmants de la lune se jouer à travers l'arbre *toua*, et, couchées sous son ombre, le mélancolique murmure de ses rameaux nous fera éprouver une douce tristesse; ou bien nous grâvirons les rochers du rivage, et de là nous regarderons la mer lutter en vain contre le roc gigantesque qui refoule en colonne écumeuse les flots vaineux. Comme cela est beau à voir! Comme ils sont heureux ceux qui se dérobent aux fatigues et au tumulte de la vie, pour contempler des scènes où il n'y a de luttes que celles de l'Océan! Et, lui-même, il connaît l'amour, cet océan d'azur, alors que sous la douce influence de la lune sa crinière hérissée devient lisse et onduleuse.

## II.

« Oui, nous cueillerons les fleurs du sépulchre, puis nous ferons un banquet aussi délicieux que celui des Esprits dans leurs fortunés bocages; puis nous nous plongerons et nous jouerons dans les vagues; puis nous nous étendrons sur le gazon, et, humides encore après cet exercice plein de charmes, nous oindrons nos corps d'une huile odorante, nous tresserons les guirlandes cueillies sur les tombeaux, et pareurons nos têtes des fleurs nées sur la sépulture des braves. Mais voici venir la nuit: le *Moua* nous appelle; le bruit des nattes résonne sous nos pas le long du chemin; tout à l'heure

les torches de la danse refléteront leurs étincelantes clartés sur la verdure du *Marly*; et nous aussi nous y serons, et nous aussi nous rappellerons la mémoire de ces jours brillants et heureux, avant que *Fiji* eut fait résonner la conque des batailles, quand des canots chargés d'ennemis vinrent pour la première fois envahir ce rivage. Hélas! par eux la fleur de l'espèce humaine verse son sang, par eux nos champs se couvrent d'herbes parasites, par eux on ignore ou on oublie le bonheur ravissant d'errer seul avec la lune et l'amour. Eh bien, soit! ils nous ont appris à manier la massue, à couvrir la plaine d'une pluie de flèches; qu'ils recueillent maintenant les fruits que leur art a semés! Mais, cette nuit, réjouissons-nous, demain nous partons. Donnez le signal de la danse; remplissez la coupe jusqu'aux bords! vidons-la jusqu'à la dernière goutte! demain nous pouvons mourir. Revêtons-nous des tissus de l'été; que le blanc *tappa* ceigne nos reins; que notre front, comme celui du Printemps, soit couronné d'épaisses guirlandes, et qu'à notre cou brillent suspendus les grains de l'*houni*; leurs vives couleurs contrasteront avec les brunes poitrines sous lesquelles battent nos cœurs.

## III.

« Maintenant la danse est terminée; — cependant, reste encore un moment! demeure! ne bannis point encore le sourire de la joie. Demain nous partons pour le *Moua*, mais ce n'est pas cette nuit, — cette nuit est pour le cœur. Enlacez-nous encore des guirlandes après lesquelles nous soupirons doucement, ô jeunes enchanteresses de l'aimable *Likou*! que vos formes sont ravissantes! comme tous les sens rendent hommage à vos beautés, pleines d'un charme suave, mais intense, comme ces fleurs qui, du sommet du *Mataloco*, exhalent leurs parfums sur l'Océan! Et nous aussi nous verrons *Likou*; — mais, — ô mon cœur! — que dis-je? — demain nous partons! »

## IV.

Tels étaient les chants, — telle était l'harmonie qui résonnait sur ce rivage lorsque les vents n'y avaient pas encore

poussé les fils de l'Europe. Ces hommes avaient leurs vices, il est vrai, — mais ceux-là seulement qui croissent avec la nature; ils n'avaient que les vices de la barbarie : nous avons, nous, tout ce que la civilisation a de sordide, mêlé à tout ce qu'il y a de sauvage dans l'homme déchu. Qui n'a pas vu le règne de l'hypocrisie, les prières d'Abel unies aux actions de Caïn? Il suffit d'ouvrir sa fenêtre pour voir l'ancien monde plus dégradé que le nouveau, qui lui-même ne mérite plus ce nom de *nouveau*, excepté dans ces régions où la Colombie voit grandir deux géants jumeaux, enfants de la Liberté, et où le Chimborazo promène son regard de Titan sur l'air, la terre et les flots, sans apercevoir un seul esclave.

## v.

Tels étaient les chants d'une époque de tradition, où la gloire des morts revit dans des chants, ne laissant après elle d'autre trace que des sons dont le charme est à demi divin; époque qui n'offre point d'annales à l'œil du sceptique, et où la jeune Histoire est tout entière confiée à l'Harmonie, comme Achille enfant, tenant en main la lyre du centaure, apprenait à surpasser son père. Car les simples stances d'une ballade antique et populaire résonnant du haut des rocs, se mêlant au bruit des vagues ou au murmure du ruisseau, ou répétées par l'écho des montagnes, sont plus puissantes sur l'oreille et le cœur que tous les monuments érigés par les favoris de la victoire; elles plaisent, tandis que les hiéroglyphes ne sont qu'un sujet de travaux pour le sage et de conjectures pour l'érudit; elles attirent, pendant que les volumes de l'histoire ne sont qu'une fatigue; elles sont le premier, le plus frais rejeton qui croisse sur le sol du sentiment. Tel était ce chant rude et sauvage, — le chant est cher au Sauvage. — De pareils chants inspiraient la solitude de ces hommes du Nord qui vinrent et conquièrent; ils existent partout où des ennemis ne viennent pas détruire ou civiliser : ils touchent le cœur; que saurait faire de plus noire poésie savante?

## VI.

Et maintenant, les suaves accords de cette mélodie sans art venaient interrompre le voluptueux silence de l'atmosphère, la délicieuse sieste d'un jour d'été, l'après-midi des tropiques dans l'île de Toubonai; à cette heure, toutes les fleurs étaient épanouies, l'air était embaumé; un premier souffle commençait à agiter le palmier; la brise, silencieuse encore, à soulever la vague et à rafraîchir la grotte altérée où celle qui chantait était assise avec le jeune étranger. C'est à lui qu'elle devait de connaître les désolantes joies de l'amour, trop puissant sur tous les cœurs, mais principalement sur ceux qui ignorent qu'on puisse cesser d'aimer, sur ceux qui, consumés par leur nouvelle flamme, se délectent comme des martyrs sur leur bûcher funéraire, et, dans l'extase qui les transporte, ne trouvent point dans la vie de joie comparable à celle de mourir; et ils meurent en effet, car la vie terrestre n'a rien qui approche, même par la pensée, de cette explosion de la nature: et tous nos rêves de bonheur dans une vie future se résument en un torrent d'un éternel amour.

## VII.

Là était assise l'aimable Sauvage du désert, déjà femme par ses formes quoique enfant par les années, selon l'âge assigné à l'enfance dans nos froids climats, où le crime est la seule chose qui croisse vite; enfant d'un monde enfant, dans sa pureté native, belle, aimante, précoce, noire comme la nuit, mais la nuit avec toutes ses étoiles, ou comme une grotte brillant de tous ses cristaux; des yeux qui étaient un langage et un charme, des formes semblables à celles d'Aphrodite portée dans sa conque sur l'écume des flots, entourée de son cortège d'amours; voluptueuse comme la première approche du sommeil, et néanmoins pleine de vie, — car par moments sur ses joues basanées apparaissait une éloquente rougeur; son sang, fils d'un chaud soleil, colorait son sein, et donnait à sa peau, d'un brun clair, une teinte transparente pareille à ce rouge vif dont brille le corail vu à travers les vagues sombres, et qui attire le plongeur vers sa grotte

pourprée. Telle était cette fille des mers du Sud; douée de toute l'énergie de leurs vagues, elle portait l'esquif de la félicité des autres, et n'éprouvait de douleur que dans la diminution de leur joie; son âme ardente et chaleureuse, mais fidèle, ne connaissait point de bonheur plus doux que celui qu'elle donnait; ses espérances ne s'appuyaient en rien sur l'expérience, cette froide pierre de touche dont l'épreuve décolore tous les objets; elle ne redoutait aucun mal, parce qu'elle n'en connaissait aucun, ou ceux qu'elle connaissait étaient bientôt, — trop tôt oubliés : ses sourires et ses larmes avaient passé comme passe un vent léger sur la surface d'un lac dont il ride le miroir sans le détruire; les sources cachées dans ses profondeurs, les ruisseaux des collines alimentent et renouvellent ses ondes si calmes, jusqu'au jour où un tremblement de terre renverse la grotte de la naïade, bouleverse la source, refoule les vagues, et change les eaux vivantes en une masse inerte, un désert amphibie, un humide marécage! Est-elle donc réservée, la jeune fille, à un semblable destin? Les vicissitudes éternelles ne font qu'atteindre l'humanité avec plus de vitesse, et ceux qui tombent ne font que subir le sort que les mondes subiront un jour; mais s'ils ont été justes, leur âme immortelle planera sur les débris des mondes expirés.

## VIII.

Et lui, quel est-il? c'est un enfant du Nord aux yeux bleus<sup>44</sup>, né dans ces îles plus connues, mais presque aussi sauvages; c'est le blond fils des Hébrides, où mugit le Pentland avec sa mer tourbillonnante; bercé au souffle impétueux des vents, enfant de la tempête par le corps et par l'âme, ses jeunes yeux s'étaient ouverts sur l'écume de l'Océan; depuis lors il avait regardé l'abîme comme sa demeure, le géant confident de sa pensée rêveuse, le compagnon de ses rocheuses solitudes, le seul mentor de sa jeunesse, partout où voguait sa barque; jeune homme insouciant, se laissant aller au vent et à la vague, s'abandonnant aux décisions du hasard, nourri des légendes et des ballades de son pays natal; prompt à espérer, mais non

moins ferme à souffrir, ayant éprouvé tous les sentiments, sauf le désespoir. Sous le ciel de l'Arabie, il eût été le nomade le plus hardi qu'on eût vu fouler les sables brûlants, et eût bravé la soif avec la persévérance d'Ismaël naviguant sur son vaisseau du désert<sup>45</sup>; il eût été sur les rives du Chili un fier Cacique, sur les montagnes de l'Hellade un Grec rebelle; né sous la tente d'un Tartare, il eût pu devenir un Tamerlan; élevé pour le trône, il eût peut-être fait un mauvais roi! car la même âme qui se fraie une route au pouvoir, dès qu'elle y est arrivée ne trouve plus d'aliment qu'elle-même, et il ne lui reste plus qu'à marcher en sens inverse<sup>46</sup>, et à plonger dans la douleur, en quête de plaisirs: le même génie qui créa un Néron, la honte de Rome, avait, dans un rang plus humble, et aidé par la discipline du cœur, formé l'éclatant contraste de son glorieux homonyme<sup>47</sup>; mais accordons-lui ses vices, admettons qu'il ne les tenait que de lui: combien, sans un trône, leur théâtre eût été rétréci!

## IX.

Tu souris; à ceux qui regardent toute chose avec des yeux éblouis, ces comparaisons semblent ambitieuses, rattachées au nom inconnu d'un homme qui n'a rien de commun avec la gloire ou Rome, avec le Chili, l'Hellade ou l'Arabie; — tu souris; — à la bonne heure! cela vaut mieux que de gémir; et néanmoins il eût pu être tout cela; c'était un de ces hommes, un de ces esprits qui planent au-dessus des autres, qu'on voit toujours à l'avant-garde; il eût été un héros patriote ou un chef despotique; il eût fait la gloire ou le deuil d'une nation, né qu'il était sous des auspices qui font de nous plus ou moins que nous n'aimons à l'envisager. Mais tout cela, ce sont des visions; ici qu'était-il en réalité? un jeune homme dans sa fleur, un marin révolté. Torquil aux blonds cheveux, libre comme l'écume de l'Océan l'époux de la fiancée de Toubonai.

## X.

Assis auprès de Neuha, il contemplait les flots; — Neuha, la fleur des filles de l'île, d'une haute naissance (ici un ex-

pert en blason va sourire, et demandera à voir l'écusson de ces îles ignorées), car elle descendait d'une longue race d'hommes vaillants et libres, chevaliers nus d'une chevalerie sauvage, dont les tombes de gazon s'élèvent au bord de la mer; et la tienne, Achille, — je l'ai vue, — ne nous en offre pas davantage. Un jour, arrivèrent les étrangers, porteurs du tonnerre, dans de vastes canots hérissés de foudres enflammés; de leur sein s'élevaient des arbres gigantesques qui dépassaient le palmier en hauteur, et qui semblaient plonger leurs racines au sein de l'Océan calmé; mais dès que les vents s'éveillaient, on les voyait déployer des ailes larges comme celles que le nuage étend à l'horizon; ils commandaient aux flots, et devant ces villes de la mer, les vagues elles-mêmes paraissaient moins libres. Neuha, s'armant de la rame légère, darda son agile nacelle à travers les ondes, comme le renne à travers la neige; effleurant la blanche tête des brisants, légère comme une néréide dans son traîneau marin, elle vint contempler et admirer la gigantesque carène soulevant et abaissant avec la vague sa masse pesante. On jeta l'ancre; le navire resta immobile auprès du rivage, comme un énorme lion endormi au soleil, pendant qu'autour de lui voltigeaient d'innombrables pirogues, semblables à un essaim d'abeilles bourdonnant autour de la crinière du roi des forêts.

## XI.

L'homme blanc débarqua! — Qu'est-il besoin de dire le reste? Le Nouveau-Monde tendit à l'ancien sa main basanée; ils étaient l'un à l'autre un spectacle merveilleux, et le lien de la curiosité ne tarda pas à se changer en une sympathie plus étroite sur cette terre du soleil. Affectueux fut l'accueil des pères; plus tendre encore fut l'accueil de leurs filles, qui sentirent s'allumer dans leurs cœurs un sentiment plus doux. Leur union se resserra: les fils de la tempête trouvèrent la beauté unie à plus d'un visage basané; celles-ci à leur tour admirèrent l'éclat d'un teint plus clair, qui paraissait si blanc dans un pays où la neige est inconnue. La chasse, la course, la liberté d'errer librement; une île

où chaque cabane offrait un foyer domestique; le filet tendu dans la mer; le canot agile lancé sur cet archipel au sein d'azur, semé d'îles brillantes; le frais sommeil acheté par des travaux qui étaient des jeux; le palmier, la plus haute des dryades, portant dans son sein Bacchus enfant, pendant que la crête qui ombrage le cep de vigne qu'il recèle rivalise de hauteur avec l'aire de l'aigle; le banquet de *Cava*, l'igname; la noix du cocotier, qui renferme à la fois la coupe, le lait et le fruit; l'arbre à pain, qui, sans que la charrue ait sillonné la plaine, livre à l'homme ses moissons, et, dans des bosquets que l'or n'a point achetés, prépare sans le secours d'une fournaise ses pains de pur froment; marché gratuit où chaque convive vient puiser, et où l'on n'a jamais à redouter la disette; — tout cela, joint aux délices des mers et des bois, aux plaisirs gais et aux douces joies de ces riantes solitudes, avait apprivoisé la rudesse de ces hommes errants, les avait fait sympathiser avec ceux qui, moins sages peut-être, étaient du moins plus heureux; tout cela avait fait ce que la discipline n'avait pu faire, et civilisé les fils de la civilisation.

## XII.

De tous ces couples fortunés, Neuha et Torquil n'étaient pas le moins beau, tous deux enfants des îles, quoique une grande distance séparât leurs patries; tous deux nés sous l'étoile des mers; tous deux élevés au milieu de ces spectacles d'une nature sauvage, dont le souvenir nous est toujours cher: en dépit de tout ce qui peut s'interposer entre nous et les sympathies de notre enfance, nous revenons toujours aux objets qui ont frappé nos premiers regards. Celui dont la vue se reposa d'abord sur les cimes bleues des montagnes, saluera avec amour le moindre pic azuré qu'il verra poindre à l'horizon, retrouvera dans chaque rocher le visage familier d'un ami, et pressera la montagne dans les bras de son imagination. J'ai longtemps erré dans des pays qui ne sont pas le mien; j'ai adoré les Alpes, aimé les Apennins, révééré le Parnasse, et contemplé l'Ida et l'Olympe dominant l'Océan de leurs cimes escarpées; mais

ce n'étaient ni les antiques souvenirs qu'ils rappellent, ni leurs imposantes beautés qui me tenaient plongé dans un muet ravissement; les transports de l'enfant avaient survécu à l'enfance; et c'était du haut de Loch-na-gar, autant que de l'Ida, que je contemplais Troie. Je mêlais au mont phrygien des souvenirs celtiques, et les torrents de l'Écosse à la source limpide de Castalie. Pardonne-moi, ombre universelle d'Homère! pardonne-moi, Phébus, cet égarement de mon imagination. Le Nord et la nature m'ont appris à adorer vos scènes sublimes par le souvenir de celles que j'avais aimées autrefois.

## XIII.

L'amour, qui rend toute chose sympathique et belle; la jeunesse, qui fait de l'air un arc-en-ciel; les périls passés, qui font mieux goûter à l'homme ces moments d'intervalle où il cesse de détruire; la beauté mutuelle, qui communique une commotion soudaine aux cœurs les plus farouches comme la flamme électrique à l'acier: voilà ce qui absorba dans un sentiment commun ces deux âmes, le jeune homme et la jeune fille, celui qui était à demi sauvage et celle qui l'était tout à fait. Lui, la voix tonnante des combats cessa de vibrer dans sa mémoire et d'enivrer son cœur de sombres délices; il cessa d'éprouver dans son repos cette impatience inquiète de l'aigle dans son aire quand le bec aigu et le regard perçant du monarque ailé cherchent une proie dans l'espace des cieux; son cœur amolli était dans cette situation voluptueuse, tout à la fois élyséenne et efféminée, qui ne confère point de lauriers à l'urne du héros; — ses palmes se flétrissent quand toute autre passion que celle du sang le consume; et néanmoins, quand ses cendres reposent dans leur étroite demeure, le myrte ne donne-t-il pas une ombre aussi douce que le laurier? Si César n'avait jamais connu que les baisers de Cléopâtre, Rome eût été libre, il n'eût point été le maître du monde. Et qu'ont fait pour la terre les actions et la renommée de César? Nous en ressentons l'influence avec honte; la sanction sanglante de sa gloire colore la rouille des chaînes que les

tyrans nous imposent. En vain la gloire, la nature, la raison, la liberté, commandent à des millions d'hommes de se lever et de faire ce que Brutus seul a fait, — de chasser du rameau où ils ont été si longtemps perchés, ces oiseaux moqueurs qui veulent imiter la voix du despotisme. Nous continuons encore à tomber sous la serre de ces chats-huants, de ces mangeurs de souris; nous prenons pour faucons ces ignobles oies, quand nous voyons à leurs terreurs qu'il suffirait d'un mot de la Liberté pour dissiper ces épouvantails.

## XIV.

Mais dans l'amoureux oublié de la vie, Neuha, l'insulaire de la mer du Sud, était exclusivement épouse; point de préoccupation mondaine venant la distraire de son amour; point de société tournant en ridicule sa nouvelle et passagère flamme; point de fats babillards exprimant tout haut leur admiration, ou s'efforçant, par d'adultères paroles, de ternir sa vertu, et sa gloire, et son bonheur. Laissant sa foi et ses sentiments à nu comme sa beauté, elle ressemblait à l'arc-en-ciel au milieu de l'orage, l'arc-en-ciel dont les couleurs, modifiées avec une variété brillante, se déploient toujours plus belles dans le firmament, et qui, quelles que soient les dimensions de son arc, la mobilité de ses teintes, est toujours le messager d'amour dont la présence écarte les nuages.

## XV.

Dans cette grotte du rivage battu par la vague, ils avaient passé l'heure du midi des tropiques. Les heures ne leur semblaient pas longues: — ils ne les comptaient pas; ils n'étaient pas informés de leur fuite par le tintement funèbre de l'horloge qui nous administre notre pitance journalière d'existence, et dont la voix d'airain nous avertit avec un rire insultant. Que leur importait l'avenir ou le passé? Le présent les retenait sous son joug despotique; ils avaient pour sablier le sable de la mer, et la marée voyait glisser leurs moments comme ses lames paisibles; leur horloge, c'était le soleil dans sa tour immense; qu'avaient-ils besoin

de noter le cours du temps, eux dont les jours passaient comme des heures? Le rossignol, leur seule cloche du soir, chantait doucement à la rose les adieux du jour. Cependant le vaste soleil se coucha à l'horizon, non à pas lents comme dans les climats du Nord, où il s'affaisse mollement sur les ondes; mais d'un seul bond, dans toute son énergie et tout son éclat, comme s'il eût voulu pour toujours quitter le monde et priver sans retour la terre de ses feux; il plongeait dans les flots son front radieux, comme un héros qui s'élançait impétueusement dans la tombe. Alors ils se levèrent, promènèrent d'abord leurs regards sur le firmament; puis chacun d'eux regarda les yeux de l'autre pour y chercher la lumière, s'émerveillant qu'un soleil d'été fût si court, et se demandant si en effet le jour était fini.

## XVI.

Et que cela ne semble point étrange; l'enthousiaste religieux ne vit pas sur la terre; mais, dans son ravissement, autour de lui passent inaperçus les jours et les mondes; son âme est au ciel avant que la tombe ait recouvert sa cendre. L'amour a-t-il moins de puissance? Non. — Lui aussi il marche les yeux glorieusement levés vers Dieu, ou s'attache à tout ce que nous connaissons du ciel ici-bas, à cette autre moitié meilleure de nous-mêmes, dont la joie ou la douleur est plus que nôtre; flamme qui absorbe tout, qui, allumée par une autre flamme, se confond avec elle pour former une seule et même lumière; bûcher funèbre et pur, où, comme des bramines, des cœurs aimants prennent place et sourient. Combien de fois il nous arrive d'oublier le temps, lorsque, dans la solitude, nous admirons le trône universel de la nature, ses forêts, ses déserts, ses eaux, qui forment le langage sublime par lequel elle répond à notre intelligence! Les étoiles et les montagnes ne sont-elles pas douées de vie? Un souffle n'anime-t-il pas les vagues? Les cavernes humides, n'y a-t-il pas du sentiment dans leurs larmes silencieuses? Non, non: — tous ces objets nous appellent à nous identifier avec eux, dissolvent avant son heure notre enveloppe d'argile, et immergent notre âme dans l'Océan

du grand Tout. Dépouillons cette identité chérie et mensongère. — Qui songe à soi en contemplant le ciel? et même en reportant plus bas ses regards, quel homme, aux jours de sa jeunesse, avant que le temps fût venu instruire le cœur, quel homme pensa jamais à la bassesse de ses semblables ou à la sienne? Il a toute la nature pour empire, et pour trône l'amour.

## XVII.

Neuha et Torquil se levèrent; l'heure du crépuscule arriva, mélancolique et douce, à leur berceau de rochers, dont les cristaux, s'allumant par degrés, reflétaient les naissantes clartés des étoiles. Le jeune couple, partageant le calme de la nature, prit lentement le chemin de sa cabane, construite sous un palmier; tantôt silencieux, tantôt souriant, comme le tableau qui l'entoure, charmant — comme le Génie de l'Amour — quand son front est serein! L'Océan faisait à peine entendre un bruit plus fort que le murmure du Coquillage, quand ce jeune enfant des mers, éloigné de l'onde maternelle, crie et ne veut pas s'endormir, exhalant en vain sa petite plainte, et demandant le sein gonflé de la Vague sa nourrice. Les bois, plus sombres, inclinaient leurs rameaux comme pour goûter le repos; l'oiseau des tropiques dirigeait son vol circulaire vers les rochers où est bâti son nid, et le bleu firmament se déployait devant eux, comme un lac de paix offert à la piété pour étancher sa soif.

## XVIII.

Mais quelle est cette voix qui résonne à travers les palmiers et les platanes? Ce n'est pas celle qu'un amant désire entendre à une telle heure et au milieu de ce silence des airs; ce n'est pas la brise du soir, soupirant sur la colline, faisant résonner les cordes de la nature, les rochers et les bois, ces lyres d'harmonie, les meilleures et les plus anciennes de toutes, avec l'écho pour former le chœur; ce n'est pas un cri de guerre venant dissiper le charme de ces lieux; ce n'est pas non plus le monologue du hibou, cet ermite exhalant son âme solitaire, cet anachorète ailé, aux yeux grands bscurcis, qui fait entendre à la Nuit son chant funèbre :

c'est un long sifflement naval, le plus perçant qui soit jamais sorti du gosier d'un oiseau de mer. A ce bruit succède le silence d'un moment, puis une rauque exclamation : « Holà ! Torquil ! mon garçon ! Comment va ? Oh ! camarade, oh ! » — « Qui m'appelle ? » s'écria Torquil en regardant du côté d'où venait la voix. — « Me voici ! » fut la réponse brève qu'il reçut.

## XIX.

Mais en ce moment, un parfum parti de la même bouche se répandit dans l'air aromatisé du Midi et servit de messenger à l'interlocuteur ; ce n'était pas celui qui s'élève d'un parterre de violettes, mais celui qui, après avoir passé par une pipe fragile, plane comme un nuage sur le grog et sur l'ale ; cette pipe avait déjà exhalé ses doux parfums sous l'une et l'autre zone ; par tous les vents, sur toutes les mers, de Portsmouth jusqu'au pôle, elle avait envoyé sa fumée, avait opposé sa vapeur aux foudres de la tempête, et ni la fureur des vagues, ni le souffle inconstant d'Éole, ni les mille changements de l'atmosphère, n'avaient pu interrompre ses tranquilles fonctions. Et qui était le porteur de cette pipe ? — je puis me tromper, mais, selon moi, ce devait être un matelot ou un philosophe. Tabac sublime ! qui du couchant à l'aurore charmes les fatigues du marin ou le repos du Turc, qui sur l'ottomane du musulman partages ses heures, et rivalises avec l'opium et ses femmes ; toi qui règnes dans toute ta splendeur à Stamboul, et qui, bien que plus que modeste, n'en es pas moins chéri dans Wapping<sup>18</sup> ou dans le Strand<sup>19</sup> ; tabac divin dans les oukas, glorieux dans une pipe garnie d'ambre d'un jaune doré, comme d'autres beautés qui nous charment, c'est en grande toilette surtout que tes attraits vainqueurs nous éblouissent ; mais tes adorateurs véritables admirent plus encore tes appas dans leur nudité ! — Qu'on me donne un cigare !

## XX.

A travers les ombres naissantes de la forêt, une figure humaine apparut tout à coup dans ce lieu solitaire ; c'était un matelot vêtu d'une manière burlesque, une sauvage masca-

rade, comme celle qui semble sortir de la mer quand les navires passent la ligne, et que les matelots, dans le char prétendu de Neptune, célèbrent sur le tillac leurs grossières saturnales<sup>20</sup>. On dirait que le dieu se plaît encore à voir son nom invoqué de nouveau, bien que d'une manière dérisoire, par ses véritables enfants, dans des jeux grotesques que n'ont jamais connus ses Cyclades natales. Le dieu des mers, du sein de son empire, se réjouit de voir revivre encore quelques faibles traces de son ancien culte. La jaquette de notre matelot, bien qu'en guenilles ; la pipe inséparable, qui pour s'allumer n'avait jamais été en retard ; son air décidé, sa démarche un peu balancée imitant le roulis de son cher navire, tout en lui annonçait son ancienne profession ; d'autre part, une sorte de mouchoir était noué autour de sa tête assez négligemment et sans beaucoup d'art ; et pour lui tenir lieu de culottes (trop tôt déchirées, hélas ! car il n'est pas de bois si doux qui n'aient leurs épines), un singulier tissu, une sorte de natte légère, avait remplacé ses inexprimables<sup>21</sup>. Du reste, ses pieds et son cou nus, son visage brûlé du soleil, tenaient également du matelot et du Sauvage. Quant à ses armes, elles venaient exclusivement de cette Europe à qui deux mondes rendent grâce de leur civilisation ; le mousquet pendait à ses larges et brunes épaules, un peu voûtées par les dimensions incommodes de son logement nautique ; en dessous était suspendu un coutelas sans son fourreau qui avait été usé ou perdu ; à sa ceinture était fixée une paire de pistolets, couple matrimonial — (cette métaphore n'est pas une plaisanterie ; si l'un ne prenait pas feu, en revanche, l'autre partait avant le commandement) ; une baïonnette, un peu moins dégagée de rouille que lorsqu'elle était sortie des caisses de l'armurier, complétait son accoutrement et l'équipage hétéroclite dans lequel la nuit le voyait paraître

## XXI.

« Comment va, Ben Bunting ? » cria Torquil à notre nouvelle connaissance, lorsqu'il vit sa personne à découvert ; « quoi de neuf ? » — « Hé ! hé ! » répondit Ben, « rien de neuf, mais des nouvelles à foison ; une voile inconnue est en vue. »

— « Une voile! comment cela? As-tu pu distinguer ce que c'était? Cela ne se peut pas : je n'ai pas aperçu sur la mer un seul chiffon de toile. » — « C'est possible, de la baie où tu étais, » dit Ben; « mais moi, de la hauteur où j'étais de quart, je l'ai vue, et elle venait, à plein vent. » — « Quand le soleil s'est couché où était-elle? avait-elle jeté l'ancre? » — « Non, elle a continué à porter sur nous jusqu'à ce que le vent ait tombé. » — Son pavillon? — « Je n'avais pas de lunette; mais, de son avant à son arrière, morbleu! ce navire m'a paru ne nous apporter rien de bon. » — « Est-il armé? » — « Je le crois; il est envoyé sans doute à notre recherche; il est temps, je pense, de virer de bord. » — « Virer de bord! qui que ce soit qui vienne nous donner la chasse, nous ne fuirons pas! ce serait agir en lâches; nous mourrons dans nos quartiers en vrais braves. » — « Bien! bien! cela est égal à Ben. » — « Christian sait-il cela? » — « Oui, il a rassemblé tout notre monde. On s'occupe à fourbir les armes; nous avons aussi quelques pièces de canon dont nous avons fait l'essai. On te demande. » — « C'est trop juste; et lors même qu'il en serait autrement, je ne suis pas homme à laisser mes camarades dans l'embarras. Ma Neuha! pourquoi faut-il que la destinée qui me poursuit enveloppe dans mon malheur une compagne si charmante et si fidèle! Mais, quel que soit le sort qui nous attende, ô Neuha! n'ébranle pas en ce moment mon courage; nous n'avons pas même le temps de verser une larme; quoi qu'il arrive, je suis à toi! » — « Fort bien, » dit Ben, « cela est bon pour des soldats de marine. »

## L'ILE.

### CHANT TROISIÈME.

#### I.

Le combat avait cessé; on ne voyait plus resplendir à travers les ténèbres ce vêtement de lumière qui entoure les canons au moment où ils donnent des ailes à la mort; les

vapeurs sulfureuses s'élevant dans l'air avaient quitté la terre et ne souillaient plus que l'azur du ciel; le mugissement sonore qui accompagnait naguère chaque décharge ne se faisait plus entendre; l'écho ne répétait plus les lugubres détonations, et avait repris son silence mélancolique; la lutte était terminée; les vaincus avaient subi leur sort : les révoltés étaient écrasés, dispersés ou pris, et ceux qui avaient survécu portaient envie aux morts. Bien peu avaient pu s'échapper, et ceux-là étaient poursuivis sur toute la surface de l'île qu'ils avaient préférée à leur rive natale; il semblait qu'il n'y eût plus d'asile pour eux sur la terre depuis qu'ils avaient renié le pays qui les avait vus naître; traqués comme des animaux féroces, ils demandaient une retraite au désert, comme un enfant se réfugie au sein de sa mère; mais c'est en vain que les loups et les lions s'enfuient dans leur tanière, et c'est plus inutilement encore que l'homme cherche à se dérober à la poursuite de l'homme.

#### II.

Il est un roc qui projette au loin sa base sur l'Océan, alors même que sa fureur est plus grande : en vain, comme un guerrier qui monte le premier à l'assaut, la vague escalade sa cime gigantesque; elle en est soudain précipitée, et retombe sur la multitude onduleuse qui combat sous la bannière des vents, mais qui maintenant est calme. C'est sous cet abri que se sont retirés les faibles débris de la troupe vaincue; épuisés par la perte de leur sang et dévorés par la soif, ils ont toujours leurs armes à la main et conservent encore quelque chose de l'orgueil de leur résolution première, comme des hommes que leur sang-froid n'a pas abandonnés, et qui luttent contre leur sort au lieu de s'en étonner. Leur destin actuel, ils l'avaient prévu, et s'y étaient exposés en connaissance de cause; néanmoins un espoir leur était resté : ils s'étaient dit que, sans être pardonnés, ils ne seraient point recherchés, qu'on les oublierait peut-être ou qu'on ne pourrait les découvrir dans leur retraite lointaine, point imperceptible sur ces mers immenses; tout cela leur avait en partie fait perdre de vue la vengeance des